

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Érica de Jean-Yves Soucy**

Louise Milot

Numéro 36, hiver 1984–1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Milot, L. (1984). Compte rendu de [Érica de Jean-Yves Soucy]. *Lettres québécoises*, (36), 18–19.

# Érica

de Jean-Yves Soucy

Roman  
par Louise Milot

S'il est un écrivain, ces dernières années, au Québec, à qui une bonne partie de la critique, et même des institutions officielles (prix, bourses) ont accordé des encouragements et donc le bénéfice du doute, c'est bien Jean-Yves Soucy.

Pourtant, *Parc Lafontaine*<sup>1</sup>, l'année dernière, déjà un quatrième livre pour son auteur, était loin d'être une oeuvre majeure. On se rappellera que ce gros roman, qui se donnait comme l'histoire de l'amour d'un retraité sympathique et d'une jeune fille dans la vingtaine, finissait par tourner court, louvoyant entre la description du sort qui devait être fait à cette relation un peu marginale, et la description de la vie du personnage central dans un foyer pour personnes âgées, description bien mieux réussie que la première mais qui n'était apparemment pas la ligne principale du roman.

Mais enfin, et malgré les réserves qu'on pouvait avoir, ne fallait-il pas saluer et même valoriser, pour une fois, un romancier qui risquait fort, étant lisible, d'être lu..., un second Tremblay, un second Beauchemin, peut-être... On ressentait à l'endroit de Jean-Yves Soucy le même désir de donner sa chance au coureur qui devant, par exemple, le premier roman de Sylvie Desrosiers, *T'as rien compris Jacinthe...*<sup>2</sup>; pourquoi pas, à côté d'un certain discours féministe, souvent hermétique, un discours de femme qui soit un peu transparent? Pourquoi pas, à côté de toutes ces herbes rouges et de toutes ces folies langagières, un bon roman réaliste de Jean-Yves Soucy?

On ignore encore comment Sylvie Desrosiers, boursière en création du Ministère des Affaires culturelles, comme Jean-Yves Soucy, donnera suite à son premier roman. Mais pour ce dernier, une partie du sort en est jeté. Et force est de constater que notre indulgence critique (j'en étais) a peut-être été trop grande. C'est se moquer un peu du public lecteur et de la qualité de ses exigences (ça se

trouve) que de publier, dans les circonstances, un roman comme *Érica*; et il est presque comique de rappeler aujourd'hui que Mario Pelletier (comment pouvait-il savoir?), dans un numéro du *Devoir* du tout début de l'automne, voyait dans ce roman, à côté de la *Détresse et l'enchantement* de Gabrielle Roy et du dernier Roch Carrier, un des ouvrages les plus attendus de la rentrée...

*Érica*, c'est le récit d'une année de la vie d'un célibataire relativement jeune, et relativement libre aussi, avec une taupe. Une taupe savante qui parle, qui porte des verres fumés (p. 10-11), qui a des sentiments, surtout, disons-le, des exigences: jalouse, par exemple, d'à peu près toute vie sociale chez son compagnon au point, quand il se trouve qu'une (autre) femme vient habiter chez lui une soirée ou quelques jours, de faire en sorte de l'en déguster à tout jamais, en exhibant, notamment, le stock de lombrics qui constitue sa réserve de nourriture (p. 65-

67). Et lui, le héros (sic), il ne rouspète pas. D'accord, semble-t-il, pour vivre les phantasmes de «sa» taupe, il acceptera d'assez bonne grâce d'apporter «un lunch au travail plutôt que d'aller au restaurant, afin de payer le caviar à la taupe» (p. 73): celle-ci avait décidé d'en faire son unique nourriture. Par ailleurs, Thomas est présenté comme un être tout à fait normal.

On sait quelle sensation d'étrangeté, mais aussi de nouveauté et de totale remise en question des valeurs habituelles peut produire, dans un récit, cette mise face-à-face de la norme courante — ici un personnage de jeune intellectuel très familier — et de l'«inhabituel», pour ne pas dire de l'«anormal». On sait quel parti a pu tirer de cela un roman comme *Le tambour*<sup>1</sup> et, pour prendre un exemple dans lequel l'inhabituel prend, comme ici, la figure d'un animal, *Gros-Câlin* d'Émile Ajar<sup>2</sup>. Mais qu'on ne s'attende surtout pas, dans *Érica*, à être impressionnée ou étonnée; qu'on ne s'attende pas, non plus, à une montée ou de l'intérêt, ou de l'intensité dramatique; qu'on ne croie pas qu'après avoir souri au début du côté cocasse de la situation, on en viendra à ne sourire qu'à demi et, éventuellement, à ne plus sourire du tout. Non, ce roman, c'est une sorte de passoire: on en sort comme on y est entré, intact, aucunement et nulle part atteint.

Finalement, après un an d'une vie commune, faite d'«une mauvaise foi incommensurable» (p. 15) de la part d'Érica, et de patiente passivité de la part de Thomas, ce sera le retour des vacances et du même coup le retour à la campagne, ce lieu où la taupe avait établi le premier contact avec «notre» héros. Mais cette fois Érica trouvera un autre amour, quel qu'un de son genre, le «taupin» Hector (p. 134) avec qui Thomas, aimablement, lui facilitera le mariage en imaginant pour les amoureux un logis mi-souterrain (ce qui satisfait les goûts au demeurant fort normaux d'Hector) et mi-aérien (ce qui convient à la claustrophobie un peu spé-



ciale d'Érica). Thomas n'est donc pas plus dérangé par le départ et la nouvelle vie d'Érica qu'il n'avait semblé perturbé et envahi par sa cohabitation avec une taupe. La seule chose qui pourrait nous inquiéter à son sujet — mais il est trop tard, nous sommes devenus insensibles — c'est qu'à la toute fin, on nous laisse entendre que le même manège risque de se reproduire avec une poule:

«Ce qui m'inquiète, c'est que depuis deux jours, il y a une poule rousse qui ne me quitte plus d'une semelle. Elle prétend s'appeler Clémence.»

(Érica, p. 139, dernières lignes du roman).

Cette finale a beau être une pirouette, elle accroche, elle a du ressort, mais nous malheureusement, on n'accroche plus, on n'en a plus, de ressort, après avoir attendu, de pages en pages, et vainement, qu'il se passe dans ce texte autre chose que les banalités qu'on avait fort bien comprises depuis le début: une fois admis que la taupe parlait et que Thomas (qui, incidemment, s'appelle Louis) ne résisterait pas, plus rien ne pouvait étonner sur ce simple registre.

Nous ferons deux remarques: l'une concerne la facture de ce roman, l'autre touche son éventuelle signification.

On commence à entrevoir comment Jean-Yves Soucy, peut-être, travaille. Ici, vraisemblablement, il a cru, et avec raison, tenir une bonne idée et qui pouvait être originale de par le contraste qu'elle permettait et l'étonnement qu'un tel agencement pouvait susciter chez les autres personnages du roman, d'abord, et, par ricochet, chez le lecteur. Ce contraste, en plus, il savait comment en dis-



poser, par une sorte de tête-à-queue final, nous l'avons vu ci-dessus, de façon à faire éclater tout le développement en nous ramenant, ni plus ni moins, au point de départ. C'était ingénieux. Le problème, c'est l'entre-deux, là où le texte est obligé de vivre péniblement à même cette seule idée originale de départ, donnant ainsi l'impression de traîner en longueur, même si pourtant *Érica* est un roman relativement bref.

On voit que *Parc Lafontaine* était aussi construit à partir d'un semblable fonctionnement contrasté: l'incompatibilité, dans un milieu québécois standard, d'une véritable relation amoureuse entre un retraité même pas fortuné et une toute jeune femme pleine de vie, d'avenir, et entourée d'amis de son âge. Si la mise en place d'un tel «pattern» intéressait, au début, le peu de souffle et d'ampleur du développement finissait également par lasser.

C'est peut-être une idée de nouvelle que tient chaque fois Jean-Yves Soucy. Pourquoi s'obstine-t-il à en faire des romans?

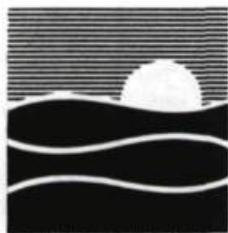
Second point: il semble évident qu'un volet de l'opération-marketing a consisté,

pour *Érica*, tant dans le graphisme de la page-couverture (dessin de lèvres de femmes agressivement peintes en rouge) que dans le texte publicitaire de l'endos de la couverture («Adorable, fantaisiste, attachante, exigeante [...] Érica, c'est tout ça») à laisser planer cette ambiguïté à l'effet que la fameuse Érica serait une femme. Si ce devait être le cas, c'est-à-dire si on devait suivre l'éditeur sur cette piste de lecture et voir dans le couple de l'homme et de la taupe la réplique ou le symbole d'un certain type observable de rapport homme-femme, alors, vraiment, quelle horreur!

En effet, on a beau retourner dans tous les sens les homologations possibles avec des couples «réels», ça ne marche jamais, c'est-à-dire que cette taupe exécrable et égoïste et ce célibataire sans saveur et sans échine ne présentent d'intérêt, en 1984, ni pour les féministes, ni pour les autres, ni, me semble-t-il, pour personne, même pas pour les enfants à qui, sans qu'on nous le dise vraiment (mais il y a la dédicace «À mes filles merveilleuses...»), le livre s'adresse peut-être.

Non, j'ai cherché, et je ne vois pas! En voulant prendre *Érica* à la lettre, c'est-à-dire comme un «vrai texte», aurais-je fait l'erreur de prendre Jean-Yves Soucy trop au sérieux? J'ai été déçue par *Érica*, pas la taupe, le roman: mais ce sont des choses qui arrivent. □

1. Jean-Yves Soucy, *Parc Lafontaine*, Libre Expression, 1983.
2. Sylvie Desrosiers, *T'as rien compris, Jacinthe...*, Leméac.
3. Gunther Grass, *Le tambour*, Livre de poche, deux tomes.
4. Émile Ajar (Romain Gary), *Gros-Câlin*, Folio.



ÉDITIONS des  
PLAINES

C.P. 123  
SAINT-BONIFACE  
MANITOBA R2H 3B4  
Tél.: (204) 235-0078



**La Forêt**  
de Georges Bugnet

Un jeune couple français émigre au Canada et s'installe en Alberta. Quel sera le cheminement de leur amour au rythme d'une vie qui, au lieu de leur apporter richesse et confort, leur offre le plus grand des défis? Le livre est une ré-édition; il fut déjà considéré par Gérard Tougas comme l'un des meilleurs romans canadiens-français.

239 pages

8.95\$